

# Le passage en Valais de l'impératrice Joséphine en juillet 1812

On ne connaissait jusqu'à maintenant les circonstances du passage de Joséphine en Valais que par une brève note du chanoine Anne-Joseph de Rivaz insérée dans ses *Mémoires*<sup>1</sup>. L'incognito de l'impératrice avait été fort bien respecté. Mais des documents récemment reçus en don par nos Archives cantonales nous permettent aujourd'hui de retracer ce passage d'une manière plus circonstanciée<sup>2</sup>.



Le 16 décembre 1809, au lendemain du divorce, Joséphine avait quitté les Tuileries pour la Malmaison. Son fils Eugène désirait qu'elle s'éloignât et voyageât. Il lui offre l'hospitalité à Milan. Mais Joséphine adore l'atmosphère de Paris. Pour la retrouver, elle serait même prête à faire bon visage à Marie-Louise. Au bout de six semaines, Napoléon l'autorise à rentrer à Paris : elle s'installe au palais de l'Elysée que l'empereur lui a donné. Mais elle s'y ennue prodigieusement : autour d'elle, on chasse, on dîne, on danse, on court les théâtres... et personne ne pense à elle. De plus, le 28 mars

---

<sup>1</sup> *Mémoires historiques*, manuscrit aux Arch. Cant., à Sion, fonds de Rivaz, vol. 63, p. 166. — S. Robert (*Les séjours de l'impératrice Joséphine en Suisse, Genève - Neuchâtel - Berne, 1810 et 1812*, Neuchâtel, 1942, 121 p.) ne fait aucune allusion à ce passage en Valais quand il raconte le second séjour de Joséphine, à Genève, dès septembre 1812 (p. 103).

<sup>2</sup> Cf. *Vallesia*, t. VI, 1951, p. IX : Don de M. André Gain, ex-recteur de l'Université de Lyon, à Vincennes.

1810, arrive la nouvelle impératrice. Il n'est pas convenable que Joséphine reste à Paris et Napoléon l'envoie au château de Navarre, humide et malsain. Joséphine y séjourne six semaines, jusqu'au 15 mai. Eugène vient la voir et essaie de l'entraîner. Un projet de voyage est arrêté : Joséphine ira aux eaux durant l'été. En automne, elle partira incognito pour Rome, Naples et Florence ; puis elle passera à Milan, chez son fils, l'hiver 1810-1811. Napoléon approuve ces dispositions ; mais Joséphine usera de tous les moyens pour retarder et abrégé ce voyage.

Elle choisit les eaux d'Aix en Savoie, elle s'y rend sous le nom de comtesse d'Arberg, accompagnée de sa fille Hortense, de l'inséparable Mme d'Audenarde, de Mlle de Mackau, de MM. de Turpin et de Pourtalès. Elle essaie de s'étourdir : les fêtes et les réceptions se succèdent sans interruption, elle est d'une gaîté factice. Elle visite Lyon, Genève, fait même une tournée dans les glaciers des environs, puis s'arrête à Neuchâtel (27 septembre), au Locle, à La Chaux-de-Fonds, etc. Mais en octobre, elle meurt d'envie de rentrer en France. « M'éloigner de France pendant six mois, écrit-elle à sa fille, est au-dessus de mes forces et cela inquiéterait toute ma suite. » Devant son insistance, Napoléon lui accorde à contre-cœur — car il craint la jalousie de Marie-Louise — la permission de passer l'hiver 1810-1811 à Navarre. Après s'être attardée aussi longtemps que possible à la Malmaison, elle va donc habiter Navarre et occupe alternativement ces deux demeures durant un an environ, essayant de toutes manières de tuer le temps.

En avril 1812, arrive Eugène qui va la décider à accomplir enfin son projet de voyage à Milan. Sa femme, la princesse Augusta de Bavière, devait accoucher bientôt de son quatrième enfant et Joséphine avait promis de lui faire visite à cette occasion ; Eugène s'en réjouissait, car lui-même ne pouvait se trouver à Milan à ce moment-là. Le vice-roi règle donc le protocole, désigne les écuyers, les chambellans, les dames d'honneur, les appartements, etc.

En mai, Joséphine demeure quelques jours à Saint-Leu, auprès d'Hortense et de ses petits-enfants. Hortense partie pour Aix-la-Chapelle avec ses fils, Joséphine songe à se mettre en route. Le 1<sup>er</sup> juillet, Napoléon autorise le départ : « Voyage incognito, lui écrit-il. Tu auras bien chaud. » Joséphine se prépare donc à partir. A son habitude, elle emporte des toilettes innombrables. De chez Leroy seul, il y en a pour 33.638 francs.

Malgré une alerte provoquée par un malaise grave et subit de son petit-fils, elle part le 16 juillet, comme convenu. Elle se rend directement et aussi rapidement que possible à Saint-Maurice<sup>3</sup> où elle arrive sans encombre, le 21 à quatre heures de l'après-midi.



Dès la mi-juillet, les autorités du Valais avaient été discrètement avisées. Le préfet du département du Simplon, Derville-Malécharde, venait de recevoir une lettre du ministre de la police générale, le duc de Rovigo, datée du

---

<sup>3</sup> Fréd. Masson, *Joséphine répudiée (1809-1814)*, Paris, 1901, pp. 111-276.

14 juillet. Celui-ci le prévient que « Sa Majesté l'impératrice Joséphine, voyageant sous le nom de la comtesse Saint-Alphonse <sup>4</sup> » va traverser incessamment son département. Le ministre ajoute :

« L'intention de Sa Majesté est que l'on respecte son incognito et que l'on évite soigneusement de lui rendre les honneurs dus à son rang.

« Vous vous abstenrez en conséquence de vous rendre près de Mme la comtesse Saint-Alphonse, à moins qu'elle ne vous fasse appeler. Dans ce cas, Monsieur, vous exécuterez avec la plus respectueuse déférence les ordres qu'elle vous aura donnés <sup>5</sup>. »

Immédiatement, Derville transmet ces instructions du ministre, le 17 juillet, au sous-préfet de Saint-Maurice, Michel Dufour, et le lundi 20, au sous-préfet de Brigue, Léopold de Sépibus, en les priant de l'instruire du passage de la comtesse et de lui faire part des circonstances qui l'auront accompagné <sup>6</sup>.

Joséphine arrive donc à Saint-Maurice, le 21 juillet, à quatre heures de l'après-midi. « Cette dame ne s'est arrêtée que quelques minutes pour laisser reposer les chevaux et n'est point descendue de voiture », écrit Dufour dans son rapport au préfet.

Elle va coucher à Martigny, d'où elle repart le 22 à quatre heures du matin <sup>7</sup>, pour arriver à Sion à 9 heures.

« M. le comte de Beaumont » <sup>8</sup>, ajoute Derville dans la lettre qu'il écrit au soir du 22 juillet au ministre de la police générale, « est à l'instant même venu me prier de me rendre auprès de Mme la comtesse de Saint-Alphonse, inquiète de la nouvelle qui lui avait été donnée par le maître de poste, de l'interruption de la communication de la route impériale à six lieues au-dessus de cette ville.

« Instruit depuis quelques instants qu'une pluie d'orage avait détaché des glaciers une énorme avalanche qui avait emporté le pont sur le torrent fort large et fort escarpé d'Illgraben, près Loèche, j'avais déjà fait partir l'ingénieur en chef <sup>9</sup> avec des ordres et des moyens pour rétablir sur le champ la communication.

« Mon premier soin a été de rassurer Sa Majesté qui paraissait craindre de ne pas voir de terme à son séjour à Sion ; elle a bien voulu permettre que, pour hâter les travaux et fixer son incertitude, je me rende sur les

---

<sup>4</sup> Joséphine a choisi pour ce voyage le nom d'une de ses dames de compagnie, Mlle de Mackau, qui avait épousé le général Wathier de St-Alphonse ; cf. Mlle Ducrest, *Mémoire sur l'impératrice Joséphine...*, Paris, 1828, t. II, pp. 137-138.

<sup>5</sup> Arch. Cant., Sion, Département du Simplon (S), cart. 10, fasc. 12, N° 1 : le duc de Rovigo au préfet du Simplon, de Paris, le 14 juillet 1812 ; original.

<sup>6</sup> *Ibidem*, N° 2 : le préfet aux sous-préfets, de Sion, le 17 juillet ; minute.

<sup>7</sup> *Ibidem*, N° 3 : le sous-préfet de St-Maurice au préfet, de St-Maurice, le 22 juillet ; original.

<sup>8</sup> Comte de Beaumont, premier chambellan de la Maison de l'impératrice Joséphine.

<sup>9</sup> Plainchant, inspecteur en chef du Département du Simplon, à Sion.

lieux. A cinq heures, j'étais de retour et deux cents ouvriers avaient sous mes yeux jeté un pont sur lequel ont déjà passé plusieurs voitures, mais qui sera peut-être emporté cette nuit, parce que le temps est épouvantable et que le torrent ne peut manquer de déborder encore. On construit cette nuit un deuxième pont qui sera au besoin placé au moment même du passage de Mme la comtesse. J'ai pris des dispositions pour que les nombreux torrents qui traversent la route impériale d'ici à Brigue et qui seront plus ou moins débordés, ne donnent aucune inquiétude.

« Demain à quatre heures du matin, Mme la comtesse se mettra en route pour aller coucher, par delà le Simplon, à Domodossola. La journée est très forte, mais il est nécessaire que ce trajet se fasse demain et de jour ; si le mauvais temps continuait, il y aurait à craindre que Sa Majesté ne fût retenue plusieurs jours. Comme j'aurai l'honneur de l'accompagner jusqu'à la frontière et que Sa Majesté a voulu pour être tout à fait rassurée me permettre de la suivre, je puis répondre à Votre Excellence que le voyage se fera sans le moindre accident. Le passage du Simplon offre dans cette saison moins de difficulté que celui de la plaine ; des éboulements de terre et de rochers pourraient embarrasser la route sur quelques points, mais plus on se hâtera de passer, plus on évitera les chances fâcheuses que la continuité du mauvais temps pourrait amener.

« Sa Majesté a résisté à toutes les prières de Mme Derville qui a passé la journée auprès d'elle et l'a suppliée d'accepter un lit à la préfecture et de ne pas coucher dans une auberge détestable<sup>10</sup>, où il est presque impossible qu'elle ait du repos et puisse dormir. Nous la quittons à l'instant, il est neuf heures, elle allait se mettre au lit.

« Sa Majesté a reçu cinq minutes M. le commandant du Département<sup>11</sup>, qui a été admis en bottes et en frac. Elle a désiré voir une dame vêtue avec l'ancien costume valaisan. Mme de Lavallaz, née de Courten, femme du maire, lui a été présentée<sup>12</sup> un instant par Mme Derville au moment où nous nous sommes retirés...<sup>13</sup> »

Le 25 juillet 1812, dans un second rapport au duc de Rovigo, le préfet décrit la suite du voyage de Joséphine :

« S. M. l'impératrice Joséphine est partie de Sion le 23 à quatre heures du matin. A sept heures, elle était rendue près du torrent d'Illgraben dont le pont reconstruit la veille avait été, comme je l'avais prévu, emporté de nouveau.

« Le troisième pont, dont les matériaux avaient été préparés pendant la

---

<sup>10</sup> L'auberge du *Lion d'Or*.

<sup>11</sup> Le baron d'Hénin de Cuvillier, adjudant-commandant.

<sup>12</sup> Madeleine de Courten, fille d'Antoine-Pancrace, avait épousé en 1785 Joseph-Maurice de Lavallaz (1758-1834). (Cf. *Almanach généalogique suisse*, t. VI, 1936, p. 347.) — Le chanoine A.-J. de Rivaz, qui rapporte également cette scène, le fait avec une nuance non dénuée d'orgueil : Joséphine, écrit-il, « fut curieuse de voir une dame du pays en grand costume valaisan ; Mme de Lavallaz eut pour elle cette complaisance » (*op. cit.*, p. 166).

<sup>13</sup> S. cart. 10, fasc. 12, N° 4 ; le préfet au ministre de la police générale, de Sion, le 22 juillet ; minute.

nuît, a été jeté en moins de trois quarts d'heure, et le passage s'est effectué non sans précaution, mais sans la moindre difficulté.

« A une demi-lieue de Brigue, une énorme avalanche de terre glaise et de boue qui a couvert près d'une lieue de terrain et emporté trois chalets, interceptait le passage de la grand'route.

« Le sous-préfet de Brigue, instruit par moi la veille de l'arrivée de S. M. avait envoyé à la pointe du jour un conducteur des ponts et chaussées et cent travailleurs qui nous ont livré le passage le plus facile.

« Le temps qui avait été très mauvais pendant la matinée est devenu superbe pour le passage de la voie napoléonnie ; il s'est effectué sans le moindre obstacle, et Sa Majesté, excessivement fatiguée d'une forte migraine et un peu effrayée par la vue des précipices, est arrivée à neuf heures et demie à Domodossola où elle était attendue par le grand écuyer de la Couronne, Caprara.

« Sa Majesté, qui m'avait donné une place dans sa voiture et qui avait été suivie par l'ingénieur ordinaire, M. Baduel, déjà connu d'elle, a daigné se montrer beaucoup trop satisfaite des dispositions qui ont été prises et des soins dont elle a été entourée.

« Elle est partie hier 24, à six heures du matin, entièrement remise de ses fatigues et sera arrivée de très bonne heure à Milan... <sup>14</sup> »



A l'arrivée <sup>15</sup>, Augusta lui fait grande fête, l'installe à la villa Bonaparte, dans le propre appartement d'Eugène, car l'impératrice ne veut pas être logée au palais royal. Joséphine a apporté des malles pleines de robes, de friandises et de joujoux pour ses petits-enfants. Après les premières effusions, on commence à exécuter le programme et l'on ordonne les présentations.

Le 31, à quatre heures du matin, Augusta accouche d'une fille qu'on nommera, selon les instructions reçues de Russie, Amélie, du nom de sa marraine, la reine de Saxe, et Augusta, du nom de sa mère.

Bien que sa bru soit « charmante » avec elle, Joséphine s'ennuie ; au bout d'une semaine déjà, elle voudrait s'en aller. Car l'impératrice trouve Milan plus fastidieux encore que par le passé. Là il y a une cour, une étiquette, une vie princière dont on ne se départit pas et qui déplaît singulièrement aux jeunes personnes de la suite. Ses fournisseurs et vendeuses manquent à Joséphine, ainsi que la foule d'adulateurs dont elle s'est entourée. A peine arrive-t-elle à prolonger d'un mois son séjour, et uniquement parce que Madame et Fesch prennent les eaux à Aix et qu'elle ne désire pas les rencontrer. Au départ, ce sont des présents impériaux pour quiconque l'a approchée. Rentrée à Aix, elle recommence la vie évaporée et instable qui est habituellement la sienne <sup>16</sup>.

Jeanne CRETTON

<sup>14</sup> *Ibidem*, N° 6 : Le préfet au ministre de la police générale, de Sion, le 25 juillet ; minute.

<sup>15</sup> Masson, *op. cit.*, p. 276, dit le 28 ; Derville-Malécharde fait état du 24 juillet.

<sup>16</sup> Masson, *op. cit.*, pp. 276-281.